

Pour oublier le mal

« L'être humain est plus qu'une machine, conformément à sa dignité. »
Kant ⁽¹⁾

« Né libre », selon l'expression même de Jean-Jacques Rousseau dans *Du Contrat Social* ⁽²⁾, l'homme est pourtant soumis « partout » aux « fers » des mécanismes. Toutes sortes de mécanismes, mentaux, comportementaux, sociaux, etc., règlent sa vie, comme s'il ne pouvait se penser qu'en tant qu'être asservi à des processus, qui le dépassent et le commandent évidemment, inéluctablement, depuis une extériorité fondatrice hors de ses puissances. Divinisée et tenue pour transcendante, cette extériorité est pensée à la manière d'un *deus ex machina*, c'est-à-dire comme une immense force globale qui impose un gigantesque système d'organisation de processus dans lequel il n'y a pas d'échappatoire pour l'homme. Le monde entier est une machine qui comprend l'homme ; il est par conséquent juste que l'être humain, dans sa compréhension symbolique du monde, lui restitue son exacte mesure mécanique. Et qu'il se comprenne lui-même comme une machine prise dans le monde-machine semble indiquer simplement la représentation la plus convenable à la machinerie universelle : du corps-machine à l'esprit-machine il n'est somme toute qu'une simple différence de complexité mécanique.

La question est cependant de savoir pour quelle raison nous cherchons tant à réduire l'homme à un être automate avec un fonctionnement machinal. Pourquoi l'être humain doit-il fonctionner comme une machine dans son corps et dans son esprit ? D'où tenons-nous cet impératif ? Et pourquoi l'homme devrait-il accepter si facilement de se comporter et de penser comme s'il était, de nature nécessaire, enchaîné à des mécanismes qui l'ordonnent sans faille ? Il y a là une fuite en avant dans un univers tout mécanique qui doit pourtant nous interpeller, si nous sommes encore capables de quelque esprit critique, qui voit clairement la menace que représente un tel totalitarisme mécaniciste. Cette conception uniformisée, monolithique, intégrale et intégriste, qui est le fruit d'une démarche intellectuelle volontairement totalisante et totalitaire, correspond à une démission spirituelle devant « le problème du mal », prévient Jean-Pierre Dupuy : « en proie au ressentiment, à l'envie, à la jalousie, à la haine destructrice », certains hommes préfèrent se penser comme dépassés par une condition qui leur échappe et « se comportent comme s'ils étaient enchaînés par des mécanismes. » Transformant le ferment des passions négatives en terreau fertile de l'irresponsabilité, la tentation de l'impuissance est grande pour vouloir « franchir le pas et de se faire réellement machine ». Il est, en effet, tentant de se considérer comme un simple rouage de toutes les machineries mondaines qui exécute finalement ce qui est nécessairement ordonné. Il est surtout urgent, tant qu'on dispose encore d'une once de conscience humaine, d'« échapper à la souffrance qu'un homme simili-machine » peut « éprouver » dans sa condition d'imperfection mécanique. Dans l'univers machinisé à ce point, l'atome humain n'est responsable de rien ; et la liberté humaine est rangée dans la galerie des illusions du sujet absent, perdu de vue, essentiellement absent. ⁽³⁾

Cette perspective ontologique qui voit en l'homme juste une machine, corps et âme compris, correspond à un monisme idéologique que nous pouvons qualifier, avec Jean-Pierre Dupuy, de « matérialisme mécaniciste ». Si le corps-machine relève du paradigme mécaniciste différent de celui de l'esprit-machine, ce dernier ressemble fort à une procédure logique qui enchaîne des opérations selon des règles fixes. Répétons-nous : de l'automate corporel à la machine à calculer, il n'est guère de différence que de complexité dans le fonctionnement mécanique. D'ailleurs, les sciences cognitives modernes ne disent pas autre chose. Il est vrai que les automates qui ne font que calculer, en guise de penser, sont enfin débarrassés de l'« appendice encombrant » qu'est « la conscience ». Ils n'en ont aucune conscience, pourrions-nous dire sans plaisanter ! Cette absence n'est pas du tout fortuite, mais réalise une volonté toute humaine : la conscience fait disparaître, avec sa néantisation, tout problème de conscience qui lui est inhérent et, ainsi, s'évanouit toute dimension tragique de l'existence de l'homme-machine. Il n'y a plus à s'interroger sur la valeur morale de ses décisions, de ses actes, et plus généralement sur le sens à donner à sa vie. Tout s'explique mécaniquement par les procédures qui engagent l'homme dans un réseau de raisons englobant et déresponsabilisant, déculpabilisant. Or, sans conscience, qui ironise le sens de ce qui doit être relativement à ce qui est, sommes-nous encore de l'humanité ? Appartenons-nous encore à la famille des êtres humains, c'est-à-dire à la famille des personnes avec une subjectivité qui s'assume en tant que telle, si nous nous débarrassons si aisément de ce qui nous humanise en particulier et nous constitue comme sujet ? ⁽⁴⁾

(1) cf.- *Qu'est-ce que les Lumières ?* 1784, tr. J.-F. Poirier et J. Proust, Garnier-Flammarion, 1991, Paris.

(2) cf.- Livre I, chapitre 1, 1762, éd. B. Bernardi, Garnier-Flammarion, 2001, Paris.

(3) cf.- *Avions-nous oublié le mal ?* Partie 4, Bayard, 2002, Paris.

(4) cf.- J.-P. Dupuy, *Ibid.*

La réduction idéologique de l'humain à la machine cherche à consacrer la fin de l'humanisme en proclamant la fin du sujet et en annonçant la mort de l'homme. Elle témoigne de la fascination de l'esprit humain pour ce qui le déshumanise. Il lui importe de rendre impossible la défense de la conscience contre la science et la technique. En effet, sans conscience critique susceptible de les examiner à la lumière des causes premières et dernières, science et technique peuvent déployer en toute quiétude le « matérialisme mécaniciste » comme unique et définitive perspective d'évolution et de compréhension de l'homme. L'antihumanisme est le mot d'ordre de cette simplification mortifère. La « technoscience » doit pouvoir abolir l'illusoire être métaphysique de l'homme, comme on peut anéantir une croyance, sans véritable objet ni fondement, par le dévoilement des processus mécaniques. La pensée calculante, par exemple, à travers son exposition sans mystère, doit pouvoir éliminer définitivement la pensée méditante, réfléchissante, ironique. Il faut sceller le terme de cette pensée qui ironise en vertu même d'une conscience qui proclame son ignorance savante. Il faut proclamer la fin de la pensée qui est cogitante et médisante ! La pensée qui calcule, c'est-à-dire qui planifie et qui cherche à atteindre des buts en tenant compte des circonstances, doit exterminer enfin la pensée antique et humaniste qui pose encore et toujours « la question du sens de l'être ». La prévisible doit faire oublier jusqu'à l'existence de l'imprévisible. « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme », écrivait jadis François Rabelais ⁽⁵⁾. Ce n'est pas une révolte, mais c'est une révolution anthropologique qu'on veut opérer par la réduction de l'être humain à la machine. Tant pis pour la conscience critique, tant pis pour l'âme !

En machinant aussi outrageusement l'être humain, en mécanisant à souhait le corps et l'esprit, l'idéologie moniste, matérialiste et mécaniciste, atteste d'un esprit totalisateur qui se donne, en fait, pour projet d'agir sur l'homme comme un absolu pouvoir. On aurait pu croire que cette exagération simplificatrice de l'humain à une *tota machina* consacrait l'impossibilité de réduire la nature de l'homme à la mesure de la « technoscience » dont l'homme est capable. On aurait pu croire qu'ainsi on mettait en évidence la spécificité de cette nature. C'est, en vérité, la prétention contraire qui est proclamée. L'esprit mécanisé, comme le corps mécanisé, est évidemment manipulable à volonté et reproductible selon les désirs et les fins de l'esprit calculateur à l'œuvre. Plus l'intelligence devient artificielle, et plus le génome fonctionne comme un programme d'ordinateur, plus la nouvelle humanité, dépourvue de toute humanité ancienne, met en place son pouvoir absolu opératoire. L'esprit-machine, prenant le contrôle total sur lui-même, ravale le vieil esprit sujet, pourvu d'une conscience et d'une morale, responsable de soi, ironique sans feinte et plein de malice, au rang d'un objet corvéable à merci. L'élévation mécaniciste ne va pas sans le rabaissement de l'humain, moins performant manifestement du point de vue de l'efficacité opératoire. Le sur-humain doit sacrer la mort de l'humain, et ce dernier doit disparaître sans laisser de trace. L'ère du post-humain doit apparaître comme un temps naturellement advenu à l'homme nouveau.

Mais la motivation première de toute cette entreprise humaine, si humaine, demeure, selon Jean-Pierre Dupuy, la fuite en avant devant « le tragique de la condition humaine ». En effet, le vieux fantasme du « dépassement de l'homme par la machine » est un antique rêve d'enfant inabouti, qui n'a jamais digéré sa finitude et sa condition d'être mortel et qui se venge de la vie, de la conscience, en voulant le réaliser ⁽⁶⁾. Coincé pour toujours entre les deux infinis, le « roseau pensant » pour dire avec Blaise Pascal, veut en finir avec sa conscience et sa pensée qui lui rappellent son néant, sa vanité, sa misère ⁽⁷⁾. « Eh quoi ? Tout ne serait... qu'humain, trop humain ? » s'exclamait Friedrich Nietzsche, en dénonçant la fatuité et la prétention naïve de pouvoir dépasser la perspective de l'homme ⁽⁸⁾. Convenons-en : toute aspiration qui porterait l'homme vers le post-humain demeure à jamais humaine, semblable au désir démesuré de la grenouille qui voulait « se faire aussi grosse que le bœuf » : « la chétive pécure s'enfla » tellement et « si bien qu'elle creva » à la fin, dit la fable de La Fontaine ⁽⁹⁾. C'est peut-être en cela que réside la vieille sagesse humaine : savoir garder, en toute conscience éclairée, la mesure humaine qui nous préserve humblement de la folie des grandeurs indues. Le mal est dans l'oubli de cette mesure.

Franck ESMER, Professeur agrégé de philosophie - Conseiller technique du SIES

(5) cf.- *Pantagruel*, chapitre VIII, 1532, dans *Œuvres complètes*, éd. G. Demerson, Seuil, 1973, Paris.

(6) cf.- J.-P. Dupuy, *Ibid.*

(7) cf.- *Pensées*, n° 347, éd. L. Brunschvicg, 1897, reprise chez Garnier-Flammarion, 1976, Paris.

(8) cf.- *Humain, trop humain*, Tome I, Préface, 1878, tr. R. Rovini, éd. G. Colli et M. Montinari, Gallimard, 1968 Paris.

(9) cf.- *Fables*, Livre I, 3, Présentation A.-M. Bassy, Garnier-Flammarion, 1995 Paris.

Article publié dans le « *Courrier du SIAES - SIES* » n° 102 d'octobre 2024



**Syndicat - national - Indépendant
de l'Enseignement du Second degré**

<https://www.sies.fr>